

PQ  
2043  
.M47  
1912

MERLANT

UN ENTRETIEN INCONNU  
SUR J.-J. ROUSSEAU.

U of OTTAWA



39003002427747



Joachim MERLANT

Professeur-Adjoint à la Faculté des Lettres  
de l'Université de Montpellier

---

# UN ENTRETIEN INCONNU

DE GEORGE SAND ET DE FLAUBERT

SUR J.-J. ROUSSEAU

---

Conférence prononcée dans la Salle des Fêtes de l'Université  
de Montpellier, le 20 juin 1912,  
à l'occasion du 2<sup>e</sup> Centenaire de J.-J. Rousseau

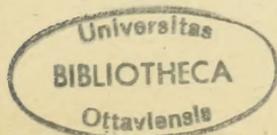


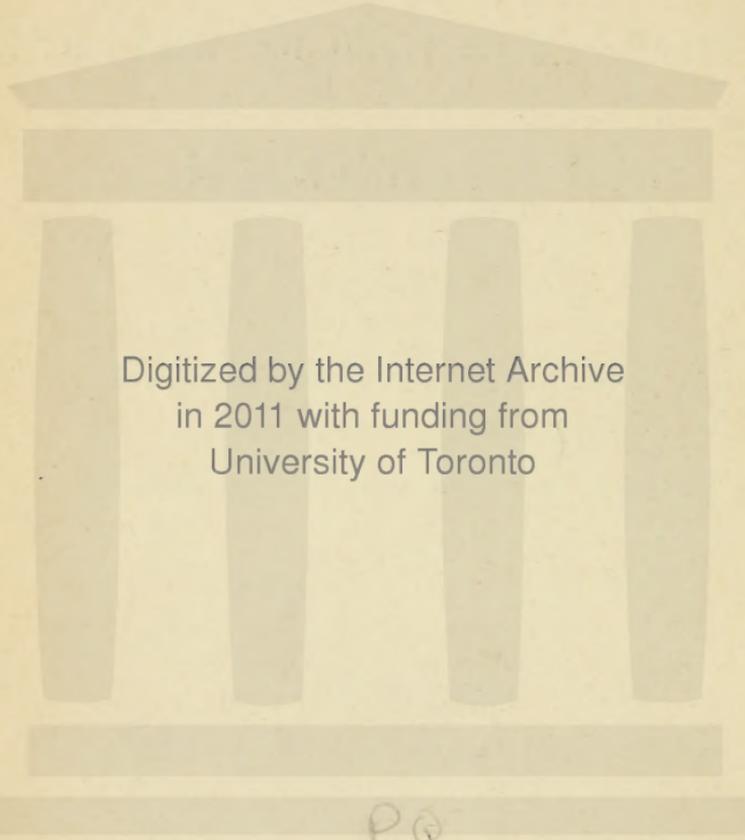
MONTPELLIER

COULET ET FILS, ÉDITEURS

Libraires de l'Université  
5, GRAND'RUE, 5

1912





Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

PQ

2043

.M47

1912



# UN ENTRETIEN INCONNU

DE GEORGE SAND ET DE FLAUBERT

SUR J.-J. ROUSSEAU

---

MESDAMES, MESSIEURS,

Devant le vaste et séduisant sujet que j'étais engagé à traiter, j'avais à peine eu le temps d'éprouver le classique embarras du conférencier, lorsque vint à échoir l'une de ces harmonies préétablies auxquelles ne croyait pas Voltaire, mais dont Rousseau adorait, en la Providence, la bienveillante dispensatrice. J'ai mis la main sur le manuscrit d'un inconnu; qui prétend avoir assisté sans être vu, en 1875, à une conversation entre George Sand et Flaubert; c'est Rousseau qui en fait les frais. L'authenticité du document et sa véracité ne sont pas indiscutables; il n'est que trop sensible que nous n'avons point ici

les propres paroles de ces deux grands écrivains et de ces grands causeurs. D'autre part, G. Sand invoque une fois un propos de Sully-Prud'homme, qui n'a été prononcé qu'en 1878. L'anonyme est par là convaincu d'avoir au moins remanié sa rédaction trois ans après l'entretien qu'il rapporte. Il se peut que ce soit devenu pour lui une sorte de manie d'arranger cette œuvre, d'où il aurait dû rester entièrement absent; il a eu certainement celle d'y mêler ses propres réflexions et des conjectures peut-être inopportunes sur ce que pensaient, pendant qu'ils se taisaient, les deux personnages dont il aurait dû seulement consigner tous les silences. Mais à tout prendre, ce dialogue me paraît offrir, avec les opinions connues de Flaubert et de G. Sand, des ressemblances assez étroites pour que nous lui fassions créance; il abonde en expressions que l'on trouve en leur correspondance, laquelle n'était point publiée en 1875 (1). Si c'est l'œuvre d'un faussaire, ce faussaire a dû vivre dans l'intimité de ceux qu'il trahit. Je pense que ces considérations m'excusent de vous le présenter.

Il advint, au printemps de 1875, que George Sand et Flaubert se rencontrèrent dans un parc voisin de Montpellier. La chose n'a rien d'impossible. Ils s'aimaient beaucoup; G. Sand recommandait le mouvement et la campagne à Flaubert, qui avait de l'inclination à se congestionner dans la société de ses livres, à Croisset. L'année précédente, il avait fait une cure alpestre, au Rhigi-Kulm,

---

(1) Les passages entre guillemets sont à peu près textuellement empruntés à la *Correspondance* de Flaubert et de G. Sand, ou aux *Œuvres* de J.-J. Rousseau.

qui ne lui laissa guère que le souvenir d'un lourd ennui; il passa l'été et l'automne de 1875 à Concarneau. Nous aurions mauvaise grâce à nous étonner qu'en avril ou en mai, au lieu d'inviter tout simplement Flaubert à passer quelques semaines en ce lieu de délices qu'était Nohant, G. Sand ait préféré emmener son vieux Cruchard, comme elle disait, son Révérend Père directeur des Dames de la Désillusion, dans un pays que Boucher appelle le « pays des eaux, des fruits, des plantes salutaires ». Depuis près de dix ans, elle le dirigeait un peu. En 1875, elle avait 71 ans, lui 54. Elle essayait de l'adoucir, de le détendre; elle était avec lui camarade et maternelle. Il avait beau bougonner, délirer contre l'infamie des temps, elle savait le calmer un peu; elle en avait vu bien d'autres ! et, sur le tard, elle devenait vraiment une sœur de charité merveilleuse, experte aux soins qu'il faut à ces grands enfants, nerveux et tapageurs, que sont les gens de lettres. Elle avait toujours ses beaux yeux énigmatiques de déesse égyptienne; lui ressemblait à un Viking, et il se flattait d'avoir un peu de sang huron dans les veines. Mais il en avait moins que l'Ingénu de M. de Voltaire.

Les voilà donc, au mois d'avril, assis sur un vieux banc de pierre, qu'un cyprès ombrage; devant eux, une allée, assez courte à la vérité, mais sagement infléchie, selon le caprice du contemplateur, semblait fuir à l'infini, ou limitait paisiblement le décor de sa rêverie. On sentait l'odeur des roses mêlée aux émanations embaumées des grands pins. Une huppe, au plumage bleu et doré, comme celle qu'on voit dans le *Paradis terrestre* de Rubens, voletait d'arbre en arbre, et les rossignols chantaient à plein gosier. Une source murmurante scintillait à travers le

feuillage; on apercevait une vasque brisée, une statue de Flore, dont le temps injurieux avait respecté le profil, et, sur un piédestal de marbre, que givrait la mousse, un vase enguirlandé de coquilles et de fleurs. Ces restes de magnificence, les grâces de la nature renaissante, le port solennel des arbres, drapés dans la vigne-vierge et dans le chèvrefeuille, le sombre essor des cyprès, pareils à des colonnes odorantes jaillies du sol vers la cime des pins, qui se déployait largement comme un dais mouvant sur le ciel, la douceur de l'air, et cette mélodie des choses qui fait mieux écouter le silence, composaient un ensemble d'une sérénité un peu triste, d'une mélancolie non fastueuse comme celle de l'automne, mais sobre et pleine de tranquilles délices.

— Nous voilà, dit G. Sand, au pays imaginaire dont parlait le pauvre Jean-Jacques, ce pays où « les formes sont » plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus » suaves ». Toute la nature, t'en souviens-tu ? « y est si » belle que sa contemplation, enflammant les âmes » d'amour pour un si touchant tableau, leur inspire, avec » le désir de concourir à ce beau système, la crainte d'en » troubler l'harmonie; et de là naît une exquise sensibi- » lité, qui donne à ceux qui en sont doués des jouissances » immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes con- » templations n'ont point avivés. » Oh ! mon cher Rousseau ! béni sois-tu pour avoir écrit quelques phrases comme celle-ci ! A quoi penses-tu donc, vieux troubadour ?

— Je pense, chère bon maître, que vous rêvez; c'est votre vocation, et je serais bien fâché que vous ne l'eussiez pas suivie. Mais quelle idée de mêler Rousseau à

cette journée ! sa compagnie me déplaît, je vous l'avoue ; si je le voyais au tournant de ce bosquet, je lui quitterais la place.

— A moins qu'il ne se fût enfui le premier ; et pourtant, il ferait bon voir ces deux misanthropes ensemble ; vos colères auraient pu faire un plaisant ménage, où volontiers j'aurais mis le holà !

— Raillez tant qu'il vous plaira ; je ne puis le souffrir ; je lui veux mal de mort de tout ce qu'il a fait, et si vous tenez absolument à le laisser entre nous, prenez garde que je n'en fasse un mannequin et que je n'exerce sur lui la vigueur de mes ressentiments.

— Voyons un peu ! me diras-tu que devant un si charmant spectacle, une admiration émue ne vous aurait pas tout bonnement réconciliés, pour un instant ?

— Je n'en crois rien. Car, après tout, sa manière de contempler n'est pas du tout la mienne. Dans ce parc en ruines, je songe aux hommes qui l'ont dessiné ; je cherche non pas mon rêve, un rêve errant et fantasque à travers ces allées, mais celui d'une humanité qui n'est plus, et que je voudrais comprendre. Cela est si vrai que je n'entends rien aux pays qui n'ont pas d'histoire. « Je donnerais tous les glaciers du monde pour le musée du Vatican ; c'est là qu'on rêve ! » Montrez-moi un paysage vierge : il m'ennuie. Mais si c'est une plaine nue et plate, où se heurtèrent deux races, me voilà saisi ! M. de Chateaubriand, adolescent, a donné dans les forêts vierges ; puis il en est venu à n'aimer que les sites pénétrés de souvenirs humains. Il paraît que M. de Gobineau en pense autant. Et il a bien raison. Qu'avons-nous de commun avec ce sylvain de Jean-Jacques, et son éternelle nature que n'a point tou-

chée la main des hommes? Celle-ci garde la trace de leur volonté. Je ne suis pas l'homme de la nature. L'humanité m'intéresse, l'aventure de la civilisation me passionne; j'en admire les risques, les audacieuses réussites, les écroulements, les frénésies, tandis que l'heureuse hébétude où végète le primitif m'accable d'une pesante somnolence. Non, je ne me sens rien de commun avec cet esprit oiseux, qui n'avait de goût que pour la sauvagerie. Nos rêveries ne se rencontrent pas.

— Je n'en suis pas bien sûre. Rappelle-toi le pont du Gard, où il croyait entendre résonner le pas des légions romaines. On trouve de tout chez Rousseau, même de l'émotion historique, même l'amour de la civilisation !

— C'est par hasard. Et d'ailleurs la nature dénuée de mémoire convient mieux à la contemplation d'un nonchalant.

— Tu oublies que ce nonchalant fut un grand travailleur.

— Peut-être, mais quel travail! Le beau mérite de tourner le dos aux choses dès qu'elles vous gênent, et de fabriquer arbitrairement de l'idéal. Laissons-là les grandes entreprises de Rousseau, ses énormes lectures, son traité de chimie et son dictionnaire de musique, et tout le reste! J'appelle nonchalant un homme qui se rebute parce que le monde ne met pas assez d'empressement à se modeler sur son rêve, un homme qui fuit devant la peine de vivre, et, fâché de ne pas découvrir des hommes assez bons, leur signifie un beau jour, à l'âge où doit s'entêter l'énergie, qu'il ne les connaît plus, et se crée des êtres selon son cœur, son excellent cœur, pour vivre avec eux d'une existence imaginaire. Et voilà ce qu'il appelle le monde idéal !

Il n'y faudrait pas regarder de trop près. Mais si même ces créatures de son âme furent les plus innocentes du monde, j'appelle malfaisant ce pseudo-idéalisme, qui dispenserait les hommes de vivre dans le monde comme il est. Vivre, c'est s'accommoder, c'est consentir; il y a plus de bonne philosophie dans les dernières pages de *Candide* que dans toutes les rêveries de Rousseau.

— Ta rancune, mon ami, est bien tranchante et bien morigénante. Je la trouve même ingrate. Est-ce à toi de médire de Rousseau, de lui reprocher son chimérique parti-pris? Ce n'est pas une forme si condamnable de la pensée, que celle où s'abrite une âme tendre et haute, quand, refoulée en elle-même par l'indifférence des autres, elle se console avec son rêve. L'adaptation n'est souvent qu'une adresse; tel se flatte d'avoir su vivre, qui n'a témoigné d'aucune autre vertu que d'une lâche souplesse. Que Rousseau ait été très malheureux, qu'il ait eu de sérieuses raisons de l'être, dans sa santé, dans les événements de sa vie si étrangement pathétique, dans la faculté anormale qu'il avait de souffrir, et qui était faite de délicatesse autant que d'exaltation, personne n'en peut plus douter. Sans doute, il y a beaucoup à dire sur son humeur; il n'a pas su toujours reconnaître le bonheur qu'il avait sous la main; il a été fantasque, capricieux jusqu'à l'ingratitude, ombrageux jusqu'à faire souffrir certaines âmes excellentes, qui lui offraient un dévouement candide et passionné. Mais rappelle-toi qu'il a rencontré sur son chemin beaucoup de gens d'esprit, dont l'esprit ne se croyait pas tenu envers lui à des procédés très loyaux; il a été calomnié, et sinon persécuté, du moins il n'a pas eu tort de croire que d'anciens amis, blessés par son humeur sin-

gulière, perfides à manier la médisance, sans dessein suivi peut-être, mais non sans entêtement, arrivaient à créer contre lui un état d'opinion défavorable. La conduite de Grimm et de Diderot à son égard n'est pas claire; j'ai même idée que si les dénicheurs de manuscrits trouvaient celui des Mémoires de M<sup>me</sup> d'Épinay, ils nous apprendraient là-dessus des nouveautés plaisantes. Enfin, songe que cet homme souffrait profondément, sincèrement; ne le traite pas comme tu traiterais un jeune exalté, qui penserait avoir fait à vingt ans l'expérience des douleurs les plus rares et les plus ravageantes. Dis-toi que sa souffrance, née de l'ardeur de son aspiration au parfait, était bien à lui, et après cela, demande-toi si son idéalisme, le rêve dans lequel il a décidé de vivre, n'est pas une chose émouvante et, à sa manière, héroïque. Ne hausse pas les épaules ! Ceux-là aussi rendent un grand service à leurs pareils, qui les font souvenir du don merveilleux grâce auquel ils peuvent échapper aux tristesses de la condition humaine. La chimère de Rousseau t'ennuie; mais ce qui demeure d'elle, ce qui en est passé dans toutes les âmes, c'est l'effort par lequel il l'a créée, ce sont les termes magnifiques par où il a rappelé, en un temps qui attendait beaucoup trop des choses du dehors, que nous portons en nous l'inépuisable fécondité du monde spirituel, et que là nous pouvons nous recueillir quand le monde réel nous proscrit. Ne te dessèche pas, mon bon Cruchard; songe encore à toutes les variétés de malheureux, dénués de cette spiritualité hardie qui rend possibles les revanches de l'idéal, et imagine le bienfait infini que leur offre Rousseau; imagine leur émotion, à l'instant où, méconnus de tous, défaillants de tristesse, perdus comme en un désert

d'amertume, ils ont rencontré l'une de ces pages de Rousseau qui nous montrent non le mirage, mais la réalité du rêve et l'affranchissement par la contemplation: ce jour-là, ils ont découvert en eux une vie nouvelle, leur vie, la seule qui fût bien à eux et que nul ne pût leur enlever, pleine d'énergies et de douceurs inconnues à ceux qui ne savent pas rêver. N'as-tu donc rien éprouvé quand tu as lu pour la première fois ces merveilleuses paroles: « S'il » est un état où l'âme trouve une assiette assez solide » pour s'y reposer tout entière, et rassembler là tout son » être, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjam- » ber sur l'avenir, où le temps ne soit rien pour elle, où » le présent dure toujours, sans néanmoins marquer sa » durée et sans aucune trace de succession, sans aucun » autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir » ni de peine, de désir ni de crainte, que celui seul de » notre existence, et que ce sentiment seul puisse la rem- » plir tout entière: tant que cet état dure, celui qui s'y » trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur im- » parfait, pauvre et relatif, tel que celui qu'on trouve » dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, » parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide » qu'elle sente le besoin de remplir. »

— Sans doute, ma vieille amie, et votre reproche d'ingratitude me touche. En ai-je fait moi-même des orgies de chimères ! Je me souviens de ce que j'écrivais voilà plus de vingt ans à une femme qui ne voulait pas cesser de m'aimer...

— Voyez un peu le fat.

— Vous savez que je n'en tire pas vanité ! J'essayais de lui faire comprendre qu'elle n'aurait jamais mon es-

prit, que rien ne l'aurait tout entier, parce que j'avais, moi aussi, ma chimère. « Plus il m'arrivait de choses fâcheuses, plus je me resserrais à mon éternel souci de la beauté, je m'y cramponnais à deux mains, je tournais à une espèce de mysticisme esthétique. Oui, quand nul encouragement ne nous vient des autres, quand le monde extérieur vous dégoûte, vous alanguit, vous corrompt, vous abrutit, les gens honnêtes et délicats, disais-je, en moins beaux termes que votre Rousseau, sont forcés de chercher en eux-mêmes quelque part un lieu plus propre pour y vivre. » Je l'ai dit, j'ai dit bien pire, et je l'ai fait. Les excès d'individualisme les plus effrénés de Rousseau, je m'y suis plongé avec ravissement; j'ai dit que « c'était une corruption de ne pas se suffire à soi-même, que l'âme doit être complète en soi. » Je reste donc éperdument idéaliste, et mon idéalisme est une défense, un moyen d'évasion, au besoin une insurrection, un soufflet à la race humaine, à la vie sociale.

— Tu vois que je n'ai pas besoin de te pousser.

— Mais savez-vous quelle est la différence, et pourquoi saint Jean-Jacques ne sera pourtant jamais sur mon calendrier ?

— Je m'en doute.

— Eh bien ! dites-le.

— C'est que les revanches de ton sens intime, tu ne les demandes pas, homme fort, à la rêverie sentimentale, mais à quelque chose qui tient de la science, aux recherches savantes, à l'art difficile, enfin à l'effort, à la peine et non à des effusions de cœur. Tu comptes bien être un cerveau viril. Quand tu veux démentir la réalité affligeante, tu ne l'attendris pas sur toi-même; tu jures, tu

donnes des coups de poing, puis tu empoignes tes livres, tu t'y abîmes frénétiquement, et au bout de six ou sept ans tu publies non un volume d'épanchement, mais un beau livre dense, où tu as pris soin que rien ne passe de ton pauvre haïssable moi. Voilà tes victoires !

— Ce sont de rudes victoires. Mais vous n'avez pas tout dit. A lire Rousseau, on gagne le mépris de l'intelligence. Il n'a point pardonné aux Encyclopédistes, — de fameuses gens, ceux-là ! — d'aimer les idées parfaitement claires, la raison. Avec lui, on se persuade que le vrai moyen de connaissance réside au cœur, dans les pressentiments, les réminiscences, toutes les intuitions de l'âme. On leur suppose une ampleur et une lucidité qu'on refuse à cette pauvre intelligence, qui s'en va par le monde, mendiant des bribes de vérité. On arrive à penser que la source de la vérité est dans les régions inconscientes de l'esprit, et que cet inconscient n'est point un vaste bric-à-brac où la mémoire confuse de l'humanité s'égaré parmi des images incohérentes, mais qu'il est bien une source de forces vives, d'aspirations divinatrices. Cela ne me plaît point. Il nous faut des esprits clairs ; ceux-là seuls ont de la vaillance. Toutes les lâchetés sont nées d'un effet de clair-obscur.

— Cependant, mon bon Cruchard, je t'ai entendu parler autrement. Tu as de belles rages contre la science. Combien de fois l'as-tu dit à tes amis : « Nous prenons » des notes, nous faisons des voyages ! Misère, misère ! » Nous devenons savants, archéologues, historiens et gens » de goût. Qu'est-ce que tout ça y fait ? Mais le cœur, » la verve, la sève... »

— Oui, c'est vrai, et j'ai même jargonné là-dessus

comme un faiseur d'esthétique. J'ai dit qu'en fait d'art, la « compréhensivité », c'est-à-dire la raison qui organise, n'était rien à elle seule; que « l'innéité », c'est-à-dire l'intuition, était la faculté souveraine...

— C'est du Rousseau.

— Oui, et je me suis demandé maintes fois si l'originalité, la grande, « l'originalité féroce » était compatible avec ce factice élargissement de l'esprit que donne la culture critique. Et là-dessus, vous triompez ! Vous me renvoyez à Jean-Jacques, cet homme après tout si instruit, mais qui jetait sa science par-dessus bord quand il partait pour les traversées du rêve, et qui comptait pour faire de belles choses sur son instinct, comme il y comptait, le malheureux, pour vivre en plein XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais, ma vieille amie, sentir les insuffisances de la raison, ce n'est pas y renoncer ! Le lyrisme n'est, quoi qu'en ait fait Rousseau, ni une méthode pour penser, ni un principe de conduite. On n'a le droit de rêver qu'après avoir longtemps réfléchi, et tant vaut la réflexion, tant vaut la rêverie ! Rousseau n'a pas su faire sa part à la froide réflexion : il y a trop d'ardeurs, trop de bouillonnements dans sa pensée. Nul homme ne fut plus incapable d'observer : il n'a jamais su tirer parti de son expérience, pourtant si riche. Quand il se mêle de penser, il fonce tout droit, avec une logique impétueuse. Un dialecticien illuminé, le voilà !

— Je suis peut-être trop femme pour te bien répondre. Pourtant, je suis sûre que tu te trompes ; Jean-Jacques était un esprit bien plus sage, et, au fond, plus retenu que les simplificateurs ne le disent ; il sentait la complexité des questions ; il n'était point de ces indolents qui

se précipitent dans l'illuminisme avant d'avoir éprouvé jusqu'où peut conduire l'exercice discipliné de l'intelligence. Il avait acquis le droit de se livrer aux émotions de la pensée. Je sais bien que les gens sévères disent que, par sa faute, l'esprit français est tombé en quenouille. Sainte-Beuve l'a bien vu, il y a déjà vingt ans : vous êtes là quelques-uns, Taine en tête, qui êtes entrés dans la lice les reins ceints d'une triple ceinture : votre maturité est âpre et rudoyante. Vous vous posez en ennemis du sentiment. N'empêche que Taine rend un culte à Musset, et toi, vieux troubadour, ose me nier que, dans ton arrière-boutique, tu ne sois le plus sentimental des Cruchards !

— Hélas, oui ! mais j'en ai trop souffert : je me soigne. Tenez, voulez-vous que je vide mon sac ?

— Soit, puis tu me laisseras dégonfler mon cœur, car voici longtemps que je me contrains. Mais il me semble qu'en marchant, tu serais plus libre de ton action : va ton train, mon ami. »





Ils s'étaient levés, et maintenant ils étaient sur une terrasse à balustrades, qui supportaient des corbeilles de pierre pleines de fruits: ils la traversèrent, firent quelques pas sous de majestueux érables, contournèrent une façade simple et grave, et, passant derrière le logis, ils se trouvèrent au centre d'une étoile, d'où rayonnaient, entre des bordures de buis, des allées semées d'aiguilles de pin, dont les souffles de l'air avaient fait sur le sol clair des arabesques d'or bruni. En passant devant la grille du parc, G. Sand avait imaginé la scène du retour de Saint-Preux, telle que l'a dessinée, sur les indications de Rousseau, le burin spirituel et sensible de Moreau le jeune. Saint-Preux vient de faire le tour du monde. Depuis quatre ans, il est séparé de Julie, qu'une touchante faiblesse avait fait tomber dans ses bras. Il arrive au château de Clarens, où désormais la nouvelle Héloïse mène la vie d'une épouse vertueuse et de la plus tendre des mères. Mais ni les grandes brises océaniques, ni l'air enchanté de Tinian, n'ont semé dans le cœur de Saint-Preux les germes de l'oubli. « Il suffoque de souvenirs: son âme est dans un tumulte universel. Il l'entend, il tressaille, il la voit: « Adieu crainte, adieu terreur, effroi, respect humain ! Un transport sacré les tient en un long silence » étroitement embrassés. » Leurs mains droites se sont unies, leurs regards se confondent, et cependant, d'une

gracieuse inflexion de sa main gauche tendue sans emphase, elle lui montre à la fois la grille ouverte et l'époux sans pareil, qui, les yeux charmés d'un si doux saisissement, pour rassurer l'embarras innocent de son hôte, répète avec une aisance noble le geste accueillant de sa femme. O confiance des belles âmes ! Au premier plan gambade un chien minuscule et frisé. Et devant cette image de trois vertus diverses, mais égales, les vilaines âmes se demandent si, au lieu d'un chien de boudoir, Rousseau n'eût pas mieux fait de mettre ici quelque bon chien de garde, symbole grondant de la vigilance qui sauve l'honneur domestique. Mais George Sand n'eut point de ces basses distractions. Elle se rappelait sa jeunesse : elle se revoyait, bousingot passionné, dans les bois de Fontainebleau, éclairés par la lune ; et elle se disait que de belles dames, parmi ses aïeules, avaient dû à Rousseau, en de semblables lieux, quelques-unes des paroles les plus tendres de leurs amants. Elle regarda Flaubert : « Allons, iconoclaste, prends ton marteau ! »

Flaubert tourna vers elle sa bonne figure de sanglier : sa colère s'était un peu calmée. Il avait l'air d'un justicier sanguin plutôt que d'un briseur d'images : et voici les paroles qu'il lança aux arbres où chantait le vent : « Nous devons nous détourner de Rousseau parce qu'il s'est trop aimé lui-même. Il est coupable d'avoir cru en sa propre excellence. C'est de lui qu'est née la génération des orgueilleux et des tristes. Il n'a pas douté que son âme fût la plus pure, la meilleure que le Créateur eût jamais façonnée. La certitude de son excellence lui a donné pour ses fautes une mansuétude infinie. Parce que les choses n'ont pas conspiré à lui faire un bonheur absolu, il a cru

à une défection des hommes. Seule, la félicité parfaite était digne d'une âme aussi éminente ! C'est lui qui a créé cette monstrueuse erreur : le droit au bonheur ! Satisfait d'éprouver en son for intérieur les sentiments les plus nobles, les extases les plus généreuses, il s'est cru dispensé, à l'égard des êtres réels, des vertus élémentaires. Il est le plus éclatant exemple de cette espèce d'êtres qui, s'attendrissant dans les voluptés sentimentales de leurs rêves, deviennent à leur insu les tyrans de leurs semblables, qu'ils traitent comme de simples occasions de leurs émotions, et qu'ils abandonnent quand ils n'en tirent plus rien. Vous dites que j'exagère, qu'il n'a pas voulu tout cela : soit ! il l'a légitimé. Il a offert aux égoïstes des conceptions qui embellissent leur impuissance de vivre et qui changent leur faiblesse en supériorité. Il a répandu l'art de s'absoudre au jour le jour, des erreurs les plus déterminées, par un quart d'heure de rêverie. Enfin, il a créé les illusions sentimentales. Il a fait l'apologie des passions : il a fait croire que bonheur, vertu, passion composaient une trinité sacrée, dont chaque terme contenait les deux autres. Il enseigne que la morale est une effusion, tandis qu'elle est une contrainte. Pour ses emportements, je ne les lui reproche pas ; mais Voltaire en a eu de plus féconds, ce Voltaire que vous traitez en ricaneur. « ce Voltaire ardent, acharné, superbe, magnifique » et courageux esprit, dont la palpitation a remué le » monde ! » Mais celui-là ne disait pas de pompeuses sottises : il savait bien que le genre humain ne vaut pas cher, et qu'il ne s'agit pas tant de faire son salut que de le maintenir au-dessus de la barbarie, où il menace constamment de retomber. Rousseau est un illuminé malade

de son moi. Il faut l'éliminer de notre pensée comme un poison !

— Est-ce bien tout ?

— A peu près.

— Eh bien, mon cher vieux, tu t'égares et tu t'hallucines. Parce que tu as souffert du mal romantique, il te faut une victime expiatoire: mais tu la choisis mal. Ne chicanons pas. J'admets que Rousseau ait été le magicien des passions. — avant Chateaubriand. — je ne dis pas seulement l'apôtre de la raison émue et de la pensée ardente, mais le maître des prestiges sentimentaux. Oui, il est un de ces poètes, comme il en paraît un, par hasard, de temps en temps, qu'on acclame, puis qu'on oublie, si bien que le dernier venu paraît toujours responsable d'avoir inventé le néfaste sortilège. — il est l'un de ces douloureux enchanteurs qui surent faire de la tristesse une passion: pour ses contemporains, que ne touchaient plus les amères douceurs du cloître, il a inventé la volupté des larmes. Dis si tu veux que l'âme, chez lui, était sensuelle. Et de là, les moralistes tirent que si des jeunes gens médiocres, depuis Rousseau, à la première contrariété, ont pris l'attitude de grands méconnus, c'est qu'ils subissaient le charme d'un si beau modèle. Il y a longtemps qu'on s'en est avisé. Les médecins de la maladie du siècle étaient légion dans ma prime jeunesse: à chaque document pathologique nouveau, la nuée des bons esprits, à tour de bras, exorcisaient le malade, ou l'envoyaient tout bonnement au diable. Et ils n'avaient pas tout à fait tort. La pire des erreurs, tu l'as bien vu, toi, et Balzac aussi. — qui ne se lassait d'y revenir. — c'était de penser qu'il suffit d'avoir découvert la tristesse dans les li-

vres pour devenir, d'emblée, un mélancolique de génie. J'ai trouvé, chez ma grand'mère, dans un *Mercur de France* de 1776, un *Manuscrit sur la sensibilité*. L'auteur croyait de bonne foi que les romans, à l'avenir, donneraient une « pratique artificielle » de la vie, aussi supérieure, j'imagine, à la pratique réelle, que l'élixir des alchimistes l'était à nos grossières pâtures. Avec un petit nombre de volumes, annonçait-il, vous avez vécu plusieurs vies, vous entrez dans le monde avec l'expérience des vieillards; et partant des émotions où les grands passionnés ont atteint en pleine maturité, ou au déclin de leur cœur, libre à vous d'inventer de nouveaux sentiments, des douleurs insoupçonnées, de pénétrer jusqu'aux derniers mystères de la vie sentimentale ! Tout cela, j'en conviens — et j'en bats ma coulpe, mon ami, car enfin, j'ai écrit *Lélia*...

-- Chère bon maître, pour rien au monde je ne vous aurais voulue plus sage.

-- Merci, mon Révérend, mais laisse-moi achever. Tout cela n'est pas tant amusant que triste. Mais il faudrait être celui qui sonde les cœurs et les reins pour dire ce qui en revient à Rousseau. Quant à lui, ce n'est point par persuasion qu'il a été malheureux. La souffrance n'a pas été un jeu pour lui. Et ce qui fait de lui un exemple, c'est justement le sérieux de son âme. Il a vécu selon ses doctrines, en un temps où personne ne lui aurait su mauvais gré de vivre comme tout le monde, au contraire. Toute sa vie, il a eu le talent de rester pauvre. Dieu me garde de reprocher à Voltaire d'avoir su pratiquer celui d'être riche ! Mais n'es-tu pas frappé de ce contraste entre un homme à qui tout abonde et qui juge le monde comme

une bouffonnerie sanglante, et cet autre, abreuvé d'amertumes, réelles ou imaginaires, peu m'importe, mais qui s'obstine invinciblement à croire que la Providence existe, et que la vie, au total, est un don magnifique. Imagine donc la tragédie intérieure de cet homme qui connaissait tous les bas-fonds de l'âme, et qui, se jugeant lui-même, ne désespérait ni de lui, ni des autres, et gardait l'enthousiasme de la pureté. Ce n'était point un galant homme, non ! c'était un homme, tout simplement. Que nous importe aujourd'hui que la souffrance ait aigri son humeur, qu'elle ait fait de lui un voisin incommode, un ami quinqueteux ; nous savons d'ailleurs qu'elle lui laissait des répit charmants ; mais surtout elle laissait son âme intacte, elle la faisait plus profonde et plus épanouie. Tant d'autres se crispent sous son étreinte ! Rousseau, se croyant proscrit de partout, exilé dans sa conscience, a découvert, au fond de la mélancolie, des joies infinies, non pas compliquées, ni raffinées : ce n'était point cette mélancolie friande dont parle Montaigne, ni ces sombres plaisirs que La Fontaine savoure en Epicurien ; ce sont les joies primitives et inaliénables de l'être qui, dépouillé de toute ambition et vanité humaine, dans sa nudité intérieure, trouve Dieu. Non, il n'a pas fait de la tristesse une élégance de l'esprit : rien de médité dans la sienne. Sans l'avoir voulu, il a renouvelé la poésie de la douleur, il en a eu le sens religieux.

— Religieuse, la Nouvelle Héloïse ?

— Eh bien, oui ! Ce corrupteur, prends garde qu'il a commencé par purifier, lui indigne, l'atmosphère morale de son temps. Le flot de sa sensibilité a fait reverdir des âmes desséchées ; il a détesté les vices recherchés.

— D'accord; mais il restait les autres. Et puis le vice à part, vous avouerez que le bosquet de Julie...

— J'y pense bien ! Mais à la suite aussi ! Comme elle se repent ! et comme son repentir est persuasif ! Tu en doutes ? C'est après avoir lu la *Nouvelle Héloïse* que beaucoup de gens recommencèrent à traiter l'amour comme une chose sérieuse, et non comme une fantaisie. Tu n'as pas lu les lettres qu'on envoyait à Rousseau ? elles sont à Neuchâtel. Tu ne connais pas l'aventure de ce pauvre La Neuville, heureux jusque-là dans son ménage à trois, mais qui eut l'idée malencontreuse de faire lire à son amante la *Nouvelle Héloïse* ? Aussitôt lu, elle lui signifia son congé et revint à son mari. Le pauvre garçon ne le pardonna pas à Rousseau. O transports, ravissements, délices inexprimables de nos grands parents ! Un cornette de cavalerie demeura trois jours sans oser lire la dernière lettre de M. de Wolmar, sur la mort de Julie ; et la lecture lui fit une sensation si forte, qu'à ce moment il assure qu'il aurait vu la mort avec plaisir (1).

— Mais, je ne vois pas qu'il en ait été plus vertueux.

— Tu as des yeux et tu ne vois pas ! Tiens, j'ai lu un petit livre *d'une dame de la Cour*, en 1773 : ce sont des *Lettres d'Elle à Lui*. On y voit comment une femme d'esprit, et dont la sensibilité s'est cultivée à lire Rousseau, peut arriver, en douceur, sans éclat ni rupture, à convertir son mari en amant passionné, et son amant en vertueux ami. C'est le mari qui tire la morale : « Vous n'étiez fat que

---

(1) V. Daniel MORNET : *Le sentiment de la nature de J.-J. Rousseau à Berne et au Jardin de Saint Pierre*.

par air, dit-il à son rival, comme j'étais mauvais mari par mode. » Eh bien, mon ami, souris tant qu'il te plaira : c'est Rousseau qui a remis les bons ménages à la mode.

— Les modes passent.

— Elles reviennent ! De grandes dames osèrent avouer leur bonheur conjugal, ce qui était braver le ridicule ! Tu me diras que le même homme désorganisait la famille, puisqu'il enlevait l'éducation des enfants à leurs parents : erreur ! tu prends pour un précepte ce qui n'est que la donnée volontairement artificielle d'un livre théorique. Et quel fut le résultat de l'*Emile* ? Jamais les pères ne s'étaient occupés d'élever leurs enfants eux-mêmes, comme ils s'en préoccupèrent après que Rousseau eût parlé. Et cet homme, encore, qui passe pour le désorganisateur de toute patrie, de toute tradition, il a écrit, — non dans le *Contrat social*, qui est un ouvrage théorique, — mais dans l'*Essai sur le Gouvernement de Pologne*, qui est un ouvrage d'application, qu'il n'est de bon citoyen que celui dont l'âme a été modelée selon les traditions et les instincts de sa race. Enfin, mon bon Cruchard, remémore-toi le sentiment qu'il a eu de l'iniquité. C'est le méconnaître que de le traiter comme l'excitateur des convoitises inférieures. Il a aimé souverainement, sérieusement, la justice : et ce ne sont pas seulement des plébéiens qui s'émurent de ses véhémentes protestations contre les injustices consacrées. Serions-nous moins intelligents, moins libres d'esprit que nos pères ? Ne faites pas lire Jean-Jacques au peuple, si vous êtes timoré : le peuple n'en a pas besoin. Mais faites-le lire aux heureux du monde, pour qu'il éveille et entretienne en eux la salutaire inquiétude de la justice !

— Eh, mon amie ! que me parlez-vous de justice ? Ni vous, ni Rousseau, ne savez ce que c'est.

— Le paradoxe est un peu fort.

— Non. Vous et lui, vous n'accepteriez jamais le règne de la justice. Vous n'aspirez qu'à celui de la grâce.

— C'est ta marotte, mon cher troubadour. Dis-moi donc une bonne fois ce que tu entends par là ?

— Ce que j'appelle, en mon langage, la doctrine de la grâce, partant du dogme de la bonté naturelle, refuse d'appliquer aux méfaits de l'humanité les procédés de la justice. Elle croit que de larges indulgences, de vastes pardons, peuvent refaire aux coupables une âme innocente. Or, la réalité n'est pas tendre. Toutes les erreurs se payent, et elles se liquident lentement, péniblement ; il n'y a point de rédemptions instantanées. Il faut donc des énergies implacables pour mener le troupeau humain. Ce n'est pas avec des adjurations que l'on fait une société forte. Essayer sur l'humanité des incantations de la pitié, c'est prétendre recommencer la légende d'Orphée, qui charmaient les bêtes féroces. Les hommes ont des instincts de fauves ; traitons-les comme tels ; soyons rudes, tutélaires si vous voulez, mais que la tutelle soit stricte, et que la discipline offensée exerce des représailles implacables. La plus belle illustration à ce sentimentalisme qui nous énerve, depuis Rousseau, c'est l'histoire, contée par Hugo, de cet immonde tyran, souillé de toutes les abominations, qui fut admis à l'éternelle béatitude parce qu'il avait eu pitié d'un pourceau. Est-ce assez moyen âge ? Assez de clémence : la clémence est injuste. « Mais apprenez donc » à haïr, chère bon maître. Avec vos grands yeux couleur

» de sphinx, vous avez vu le monde à travers une couleur  
» d'or » : ce n'est pas la lyre d'Apollon qu'il faut prendre,  
c'est la lyre aux cordes d'airain. « Arrosez-nous avec les  
» gouttes du sang de Thémis blessée ! »





Mais tandis que Flaubert parlait, ils avaient gravi une pente assez raide, monté deux marches écroulées, et ils entraient sous le bois, qui s'assombrissait au déclin du jour. Une pluie fine commença de tomber. Le parfum gai du genêt et du thym fut plus pénétrant. A travers une éclaircie des arbres, c'étaient les fugitives accordailles de la pluie et du soleil. L'air était criblé de fraîches étincelles. Flaubert, le front nu, s'exposait à l'averse calmante, et G. Sand, baignée dans la douceur vive de l'aspersion printanière, recevait avec tranquillité la fougueuse objuration.

« Non, mon ami, lui dit-elle en s'appuyant sur son bras, le temps des tueurs de monstres est passé, car il n'y a plus de monstres, si ce n'est un seul, l'égoïsme, d'autant plus formidable qu'il est plus satisfait. Soyons sévères d'esprit, mais doux de cœur. Rousseau nous donne encore une leçon de bonté. Le sentiment a des grâces que l'intelligence toute seule ne soupçonne pas. Ta rude intellectualité n'est pas clairvoyante. Vous, qui voulez restaurer l'esprit français, vous commencez par lui ravir ses plus beaux dons. Un pays qui a fait quelques-uns de ses grands hommes, d'esprits comme saint François de Sales, comme Pascal (lui-même !), comme Fénelon, Vauvenargues et Renan, a prouvé qu'il savait allier sans que l'un fit tort à l'autre, mais plutôt l'un aiguisant l'autre, la lucidité de la pensée et les instincts du cœur. Tu parles un peu à la

façon de Taine, grand esprit, mais trop dur, et de qui la rudesse opératoire, pour sauver le malade, si malade il y a, pourrait bien le tuer.

— Mais Renan est de mon avis.

— C'est ce que je conteste. Et en est-il, ce jeune poète dont les tendresses furent peut-être vaines, mais dont la pensée sera efficace, qui se défendait l'autre jour contre Taine, chez Gaston Paris, avec un entêtement doux et triomphant ?

— Vous voulez dire Sully-Prud'homme ?

— Lui-même. « Rousseau, disait-il, a bien véritablement retrouvé les titres de l'humanité... Il n'est pas plus responsable des excès révolutionnaires, qu'Euclide ne l'est de la chute des édifices construits d'après ses théorèmes. » (1)

— C'est un poète qui l'affirme. Qu'importe !

— Oui, mais surtout qu'importent les querelles d'idéologues ! Tu as la phobie du sentiment. Rien ne me surprend, depuis que j'ai vu Michelet, voilà bientôt dix ans, partir en guerre contre Rousseau. Vous ne savez donc pas ce que perdrait l'humanité, si elle ne produisait pas de temps en temps de ces hommes qui ont foi dans la beauté de ses destins. Il faut que l'humanité s'aime elle-même, et ne se traite pas en suspecte. Rousseau a compris cela. Qu'importe qu'il ait nié le dogme de ses ennemis, les Philosophes, la perfectibilité indéfinie de l'espèce, puisqu'il a cru que l'humanité était faite pour vivre heureuse, sous

---

(1) V. *Lettres de SULLY-PRUDHOMME*, *Revue des Deux Mondes*, décembre 1911.

une loi de justice et de grâce. Aucun de nous n'est irréprochable: grande raison pour n'avoir pas peur d'être indulgents. Il faut apprendre plutôt que désapprendre à l'être. C'est une illusion des heureux et des cultivés de se croire beaucoup plus avancés que les dépourvus. Quand nous avons sous les yeux de l'esprit l'idée pure de la Justice, nous désirons l'égalité, non l'égalité niveleuse : qui parle de celle-là ? l'égalité, c'est l'admission de tous aux biens qui ennoblissent la condition humaine. Rousseau s'est chargé de le dire.

— Mais la nature nie l'égalité.

— Mais l'humanité l'affirme et la veut; elle n'est pas toute entière dans la nature; à elle de réaliser l'ordre de la grâce !

— Vous voilà donc contre Rousseau ! Vous posez que la nature n'est pas toute bonne.

— Cela se pourrait; pourtant, je n'en crois rien.

-- Je serais curieux de voir comment vous accommodez tout cela.

--- C'est que nous ne savons pas si la nature n'évolue pas vers la justice. En tous cas, elle nous donne un constant exemple d'espérance, et c'est ce qu'a dit Rousseau, d'une façon inoubliable. Quand l'humanité, fatiguée, se croit vieille et cède aux tentations de la décrépitude, elle n'a qu'à regarder le monde pour se régénérer. La nature l'affranchit de toutes les angoisses présentes.

— Mais non, ma pauvre amie; le monde aussi vieillit, l'univers s'use. L'éternelle jeunesse est une chimère.

-- Tu ne regardes pas assez loin. Tes savants, avec leurs télescopes, sont encore myopes comme des taupes. La nature passagère, celle d'aujourd'hui, qui ne sera plus

demain, n'en est pas moins celle qui nous fait entrer en communion avec l'esprit des choses et les desseins de l'éternité. Rousseau a senti cela.

— Je vous laisse aller, chère visionnaire !

— Tu ne m'arrêteras plus. On a décrit la nature mieux que lui, mais personne ne l'a sentie mieux que lui, et personne ne l'aurait sentie comme lui, s'il n'avait pas rêvé devant les montagnes, au bord des lacs Suisses ou dans les forêts charmantes du Valois. Il la sentait avec son cœur. Je ne puis me redire sans émotion cette phrase toute simple : « De beaux soirs, un beau ciel, un beau paysage, » un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux, » un doux regard, tout cela ne réagit si fort sur mes sens » qu'après avoir passé par quelque côté jusqu'à mon » cœur. »

— Et moi, j'aimerais mieux qu'il m'émeuve sans me dire qu'il est ému.

— Tu te plains de trouver un homme dans l'artiste ! Querelles d'écoles ! Qu'est-ce que cela auprès de l'élargissement donné à notre sensibilité par les émotions de Jean-Jacques devant la nature maternelle et divine. Au moment où le sentiment religieux s'appauvrissait, Rousseau l'a renouvelé par l'adoration de la nature. A cette nature de salon, peuplée de pastorales et de bergerades, décor seyant aux idylles libertines de Boucher, c'est lui qui a substitué dans le goût de ses contemporains la vraie nature, la majesté des arbres, la grâce des fleurs, toutes les formes grandioses ou délicates, que gonfle la même sève, les splendeurs du soleil couchant, les mélancolies de la lune, qui fait courir sur les étangs un frémissement argenté, tout ce qui nous charme d'une tristesse tendre et

nous fait pressentir les grandes vérités, dont les apparences ne sont que l'enveloppe, transparente aux cœurs religieux. C'est Rousseau qui nous a donné le goût de ces purifiants spectacles. Et que seraient les rêveries de nos amours, que seraient nos passions, si, par la nature contemplée, nous n'étions initiés à la grande loi qui régit les êtres, au grand précepte d'amour qui oblige les astres à se chercher dans le ciel ? Tout ce qui est humain se trouve anobli par le sentiment de l'harmonie universelle. On n'entendait plus les Stoïciens qui l'avaient dit ; mais Rousseau sut faire écouter cette vieille et toujours jeune vérité.

— Prétendez-vous qu'avant lui on ne sût point aimer délicatement et passionnément ?

— Mon bon Cruchard, ce serait une sottise ; mais je prétends que Rousseau, à son époque, fut l'homme qui a rendu à beaucoup de cœurs quelque profondeur et quelque pureté, par cela seul qu'aux chagrins et aux joies de l'amour il associait la contemplation religieuse de la nature. J'en appelle à tous les cœurs épris : la beauté des choses leur fut révélée par leurs premières émotions, et la nature fut leur confidente, révélatrice à son tour.

— Appelez-en aussi aux vagabonds ! car c'est à Rousseau qu'ils doivent la poésie de la belle étoile. Depuis qu'aux environs de Lyon, à l'abri des arbres chargés de rossignols, à l'heure où « le soleil déjà couché laisse dans » le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rend l'eau » couleur de rose », Rousseau, voluptueusement, s'est endormi sur un banc de pierre, il est convenu que les gens qui couchent en plein air sont plus poètes, plus près

du cœur de la nature que ceux qui dorment sous des courtines de soie.

— Qui sait ? Ce soir-là fut l'un des plus beaux de sa vie. Mais son âme n'avait pas encore développé toute sa sensibilité. Il comprit plus profondément la nature quand il eut souffert. »

Flaubert semblait distrait : « Voici, dit-il tout à coup, un étang qu'il aurait aimé. »

En effet, le hasard de leurs allées et venues les avait conduits vers un vaste bassin, aux formes irrégulières et pourtant harmonieuses ; les cyprès lui faisaient un décor funèbre et doux. C'était la nature un peu arrangée, mais la nature encore. Des roseaux emplissaient à demi l'étang.

« Oui, dit George Sand, il aimait le spectacle changeant et le bercement des eaux, et cette fluidité qui endort la conscience, lancinée par les souvenirs aigus de la vie. Jeune, au bord du lac de Genève, « se livrant à la plus douce mélancolie », abandonné au rêve d'une félicité innocente qui le faisait « soupirer et pleurer », que de fois il s'est amusé à voir tomber ses larmes dans l'eau !

— Trop de larmes, ma bonne amie ! J'aime mieux celles qu'on n'a pas versées. Ces pleurs-là m'ont l'air d'un attendrissement de madrigal.

— Mais il ne pleurerait pas quand, auprès de Chambéry, penché des heures entières sur le gouffre bouillonnant, il regardait « voler l'écume et fuir l'eau bleue, dont il entendait les mugissements à travers les cris des corbeaux ». Mais surtout c'est l'eau tranquille, à peu près stagnante, comme celle-ci, qui convenait à ses rêveries. Un lever de lune sur l'eau, le silence lumineux qui dort à la surface à peine frissonnante du lac, le chant des bécassi-

nes, le rythme des rames et la sérénité de l'air où flotte un songe passionné, qui nous avait donné cet enchantement avant Rousseau ?

— Je vous prévient, ma vieille amie, qu'il ne faut pas tant parler de Rousseau à Montpellier. Asseyons-nous un instant sur ce banc théâtral, sous le regard de ces deux dogues de pierre. Voici la première étoile qui brille à la pointe d'un cyprès : « La vigne en fleur (à moi, Saint-Preux ! exhale au loin de plus doux parfums ; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse et de volupté » ; mais je voudrais faire taire ces grenouilles qui coassent. Voyez là-bas cette ville qui se dessine sur le ciel, les tours de la cathédrale, la belle masse sombre du Peyrou, l'arche triomphale et le belvédère qui, de sa grâce épanouie dans le jour, domine l'obscurité captive et murmurante des eaux, l'aqueduc Saint-Clément qui amène prisonnière leur fraîcheur naguère agile et joyeuse. Elles aussi sont victimes de nos cités. La civilisation ne peut se passer d'esclaves. Comme Rousseau à dû les plaindre ! En cette ville, il a souffert, il a été injuste, et l'on prétend que...

— L'on ne prétend rien, Cruchard ; c'est toi qui fais le romancier. Maintenant, les taches de son caractère devraient être invisibles. La mémoire des hommes ne refuse pas aux plus grands d'entre eux ce qu'elle accorde aux plus humbles. Elle laisse leur vie se dépouiller de ce qui la rendit moins belle, moins conforme à la profonde aspiration de leur être. Rousseau eut le tort de rendre ce dépouillement plus difficile pour lui, en étalant ses plaies dans les *Confessions*. Rendons-lui ce tort léger. Appliquons-lui la loi d'indulgence que tant d'autres se sont

appliquée eux-mêmes. M. Sully-Prud'homme a dit excellemment :

Vous qui m'aurez donné le pardon sans le blâme  
N'ayant connu mes torts que par mon repentir,  
Mes terrestres amours que par leur pure flamme,  
Pour qui je me fais juste et noble sans mentir,  
Dans un rêve où la vie est plus conforme à l'âme !

Soyons ceux-là pour Rousseau, en dépit de lui-même.  
— Toujours la grâce !

— Oui, toujours la grâce ! Maintenant la pensée de Rousseau s'est fondue dans toute pensée. Laissons les historiens faire sur lui leur besogne précise et détachée : elle est nécessaire. Mais ne disons pas que ce qui subsiste d'une influence, c'est le mal. Le mal s'élimine comme un poison, et des grandes œuvres il ne reste plus qu'un cordial. Celui de Rousseau nous est parmi les plus puissants. Une société ne vit pas seulement d'ironie, de réalisme et de rigueur. Les forts ont besoin d'être tendres. Le respect des traditions, héritage sacré, Rousseau l'a dit, a besoin d'être galvanisé par le vif ressentiment des iniquités vieilles. Il nous faut des gens qui nous inquiètent à la fois et qui nous consolent : Rousseau est le grand inquiet et le grand consolateur. »

Ils rentrèrent à Montpellier. Sur leur chemin, ils virent encore de ces chevaliers du bois-roulant, par qui Rousseau pensa quelquefois avoir les jambes rompues. Ils grimpèrent la petite rue où il a vécu, traversèrent la Canourgue, — un instant leur contemplation s'arrêta sur le

paysage qui se remplissait d'une ombre, où survit l'harmonie des horizons cévenoles, — et depuis, l'anonyme les perdit de vue.

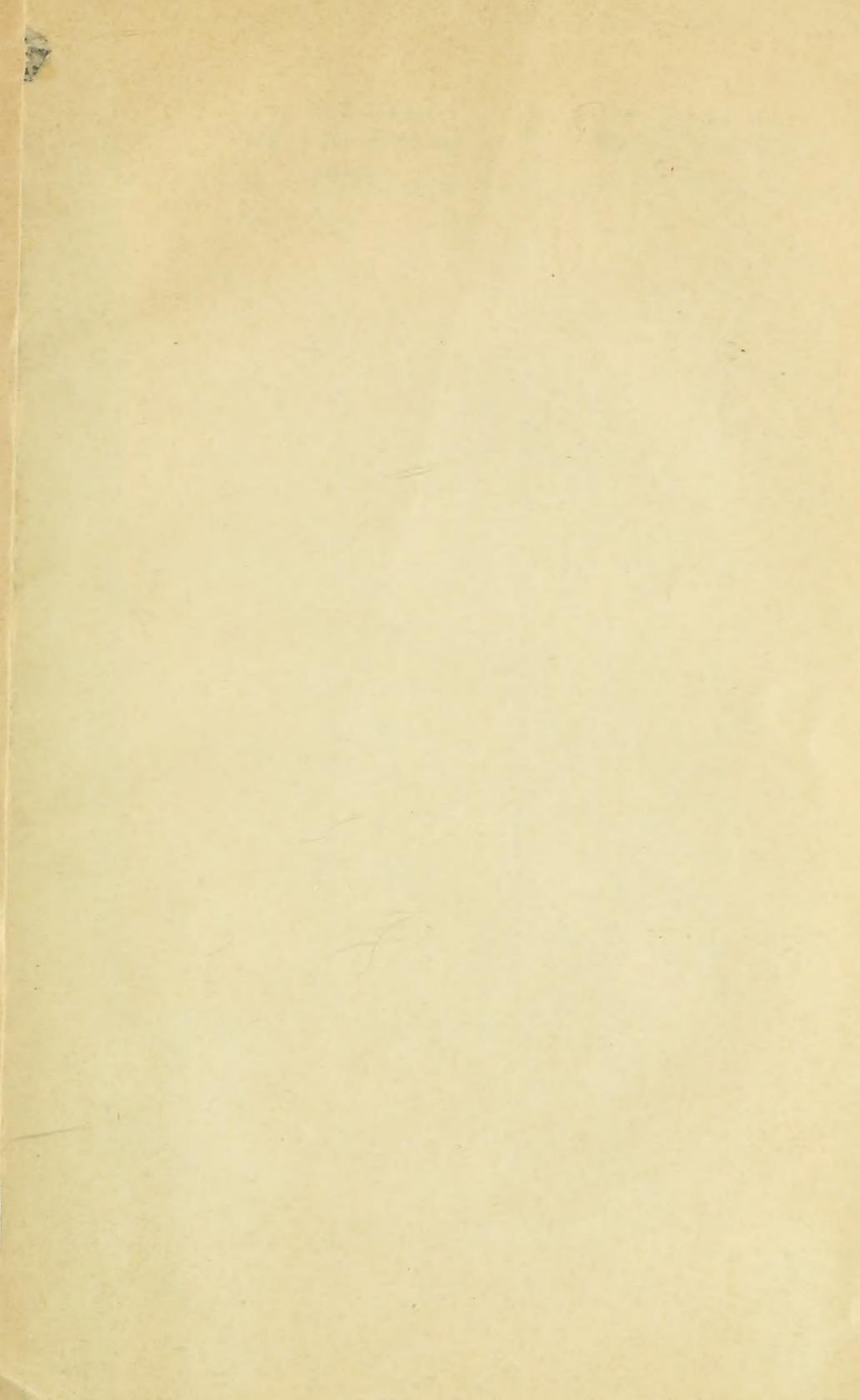
Mais, rentré chez lui, comme il avait des lettres, il ouvrit la *Sylvie* de Gérard de Nerval. Il se souvenait qu'en cueillant les fraises avec Sylvie dans les bois de Saint-Laurent, ce délicieux amant récitait à son amoureuse des passages de la *Nouvelle Héloïse* : « Est-ce que c'est joli ? disait-elle. — C'est sublime. » Et l'anonyme tomba sur certaines lignes, d'intention réparatrice, que Gérard a placées dans son ravissant petit conte. Il en fut si content qu'il les inscrivit à la fin de son manuscrit. Les voici ; c'est une rêverie traditionaliste sur l'île d'Ermenonville : « Voici les peupliers de l'île, et la tombe de Rousseau, vide de ses cendres. O sage ! tu nous avais donné le lait des forts, et nous étions trop faibles pour qu'il pût nous profiter. Nous avons oublié tes leçons, que savaient nos pères, et nous avons perdu le sens de ta parole, dernier écho des sagesse antiques. Pourtant, ne désespérons pas, et comme tu fis à ton suprême instant, tournons nos yeux vers le soleil. »

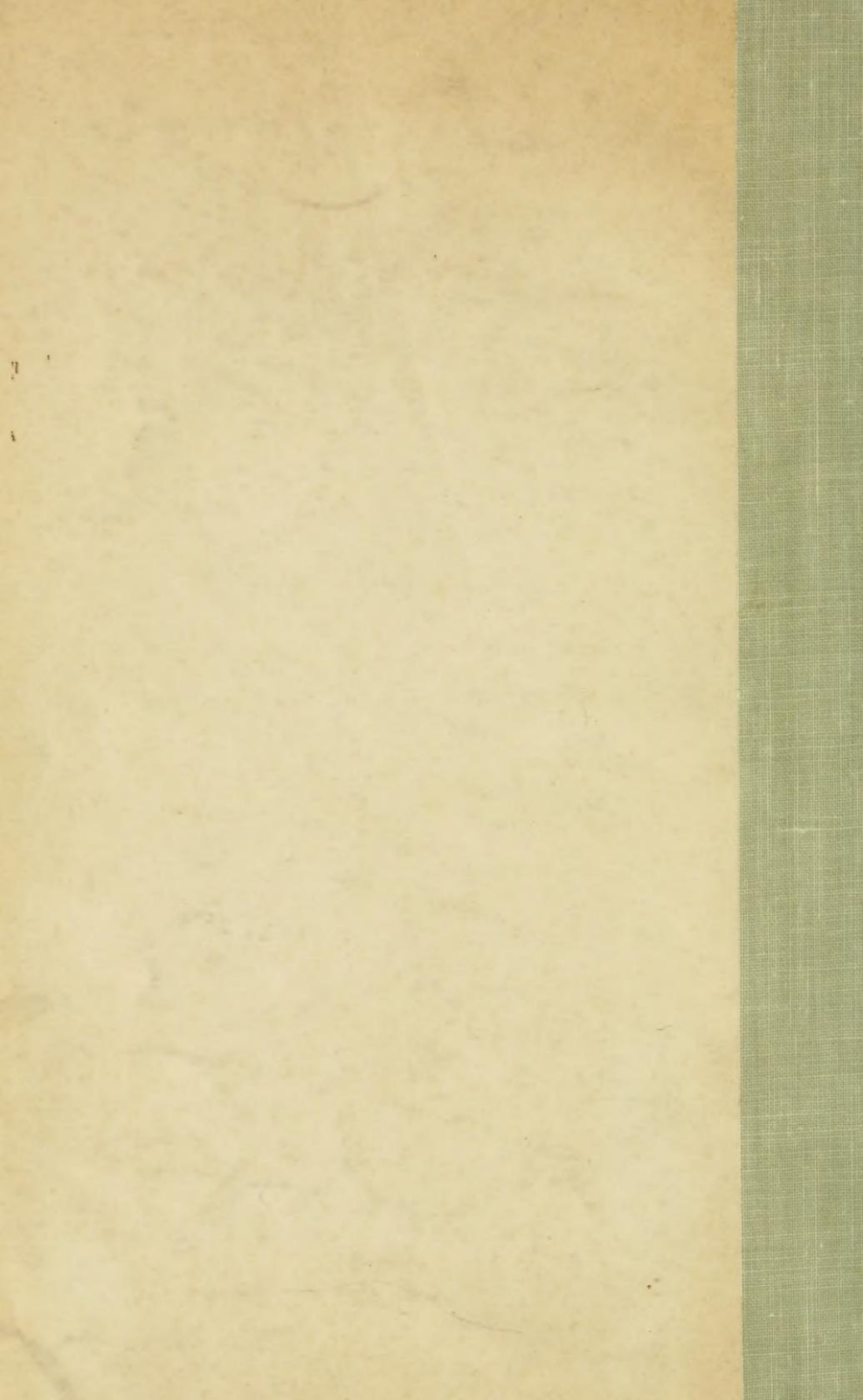
Joachim MERLANT.











**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**



